

Tout doucement

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 8

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IV

M'a invouyî à la botolhie,
La lai su zelâ queri.
L'ai yé apportâ d'onna golphie
Yau lè bo fazan laô nid.

Refrain.

V

M'a invouyî à la dzenelhie,
La lai su zelâ queri.
L'ai yé apportâ l'ado d'onna cliousse
Que crêvâvê su son nid.

Refrain.

En publiant ici l'une des rares chansons patoises qu'il nous ait été donné de retrouver dans la tradition orale du Gros de Vaud, nous tenons à rappeler à tous les bons et joyeux Vaudois que M. le professeur Arthur Rossat, à Bâle (*Schweizergasse, 10*), le grand collectionneur de chansons populaires, continue à recueillir, avec une persévérance et un zèle admirables, tout ce qui reste de notre patrimoine de chansons. Il reçoit toujours avec reconnaissance les communications qu'on veut bien lui faire à ce sujet.

Avis donc aux vieux chanteurs et à tous ceux qui ont en leur possession des cahiers manuscrits d'anciennes chansons, soit en français, soit en patois ! Qu'ils ne tardent pas d'offrir leurs recueils à M. Rossat.

OCTAVE CHAMBAZ.

Tout doucement. — Le fait se passe sur une de nos lignes régionales. Une dame, accompagnée d'un enfant, remet au contrôleur son billet et un billet de demi-place.

Le contrôleur, regardant le garçon :

— Il est diablement grand pour une demi-place !

— Oui, en effet, répond la mère. Lorsque j'ai acheté le billet, mon fils était beaucoup plus petit, mais vous allez si lentement qu'il a joliment grandi depuis le départ.

CES BONNES PETITES MALADIES

COMMENT donc faisaient nos bons aïeux pour jouir d'une si bonne santé, eux qui avaient trouvé cette expression bien caractéristique : « Se porter comme le Pont-Neuf ? » Car le Pont-Neuf est toujours là, bagasse ! Et l'on sait s'il se tient bien, sous l'œil vigilant d'Henri IV.

D'abord, nos bons aïeux n'avaient pas, comme nous, toute une série de maladies, affublées de noms revêches et dûment consacrées et cataloguées par la docte Faculté. Ils n'en connaissaient qu'un petit nombre, pas très compliquées, encore que ceux qui en étaient atteints en mourussent presque toujours. Aujourd'hui, on se défend mieux ; on se cramponne à la vie. On traîne parfois une convalescence languoureuse, grâce aux progrès de la science. Quoi ! on préfère encore la vie avec ses misères, certaines, à la mort avec son mystère.

Possible aussi, que si nos bons aïeux se portaient si bien, c'est qu'ils ne pensaient pas ou le moins possible à leurs maux. Ils s'efforçaient de les oublier. Ah ! certes, ce n'est pas toujours facile d'oublier ses maux. Mais ce n'est pas non plus toujours impossible. Et quand on y réussit, le remède est excellent. On dirait que les maux finissent par se détacher de ceux qui les méprisent et qui ne sont pas aux petits soins pour eux.

Et puis, nos bons aïeux ne connaissaient pas les régimes débilissants ni tous ces produits qui, sous le nom et la figure trompeurs d'aliments hygiéniques, ne sont après tout que des produits médicaux qu'on mange ou qu'on boit avec plus ou moins de foi, peut-être, dans leurs prétendues vertus, mais sans plaisir aucun.

Aujourd'hui, on ne se vante plus guère de sa santé. La santé, c'est mal porté. Il est bien plus « chic », bien plus « snob » d'avoir quelque petite maladie, pour laquelle le médecin vous a prescrit certains ménagements, certain régime, certaine médication qui vous rendent, comme on dit et comme on le croit... intéressant.

Et quelle précieuse ressource dans la conversation. Au moins, on sait de quoi parler. Quand on est en bonne santé, c'est vite dit : « Bonjour ; et comment va ? — Bien, merci, et vous ? » Tandis que lorsqu'on « n'est pas bien », dame, on décrit son mal, le siège de celui-ci, ses manifestations, ses intermittences, ses caprices et ses cruautés ; on énumère tout ce qu'on a fait déjà pour en guérir, tous les médecins qu'on a consultés, tout ce qu'ils vous ont prescrit ou prêté ; on annonce, enfin, tout ce qu'on veut encore faire. Tout cela n'est peut-être pas très folichon pour les auditeurs, mais qu'importe l'auditoire : la conversation ne chôme pas ; le temps passe. Et puis, parler de soi, que pourrait-on trouver de mieux ?

Ah ! conservons pieusement nos bonnes petites maladies. Foin des bien portants !

J. M.

Lo sécond. — Dans une de nos fêtes villageoises, deux violoneux s'évertuaient à faire danser la jeunesse.

L'un d'eux ne parvenait pas à se mettre d'accord avec son collègue.

— Mâ, fâ don lo sécond, François, fâ lo sécond, lui dit ce dernier.

— Ne lo sè pas, lo sécond.

— Bougro dè fou, djuî on pou per tot.

RAN-PAN-TAN-PLAN

Lo ministre de la Cabolettaz, que l'irè tot novi deïn sa perrotze, reincontre l'âtrohi on bouebetè práo dègre mellhi, que portavè on galè menon.

— A co i-to, m'n'ami ? que lâi fâ.

— A Djanbrandauplan Moran, ranpantanplan, que va tot pplan.

— Ah ! t'i lo valet à Djan-Abran dau Plan-Moran ? Bon, bon, bon. Kemin te ceïn débilitè ran-tan-plan ! Te vâo bâilli bon âo militèro, po rolli su 'na ttaisse.

— L'è lo père que m'a fé à recordâ dinse, po que m'èin rassovigno.

— Bon, bon, bon. Et dièro îte-vo tzi vo ?

— No sein doze.

— Doze ?

— Bin sù : lâi a lo père et lo ministre, la mère et la motaila, la modze et ma chéra, la biquietta et m' n'autra chéra, mon frère et lo caïon, et mé et lo tsatton.

— Vo z'fè on pucheïn menadzo ! Mâ, di-me vâi, ci ministre que lâi reïste avoué vo, è-t-e 'na dzeïn âobin 'na bita ?

— N'è ne onna bita, ne onna dzeïn : l'è noutron bourrisco, que l'a lo pâi nâi et l'è z'orollè asse grantè que lo villioïn ministre.

Et ci crapô d'eïnfan l'a fotu lo can avoué son menon, avo lo prá à Djan-Abran, ranpantanplan !

DJAN DAI PIVÈ.

Pour ne pas manquer le train. — Les changements dans l'horaire des chemins de fer et bateaux à vapeur vont causer inévitablement bien des ennuis à une foule de gens. Mais, si les voyageurs se munissent du nouvel *Horaire du Major Davel* (édition unique à 25 cent.) des hoirs Borgeaud, à Lausanne, ils auront au moins la certitude de ne pas manquer le train.

Toast. — « Messieurs et chers concitoyens ! Je bois à l'avenir qui ne peut manquer d'arriver (Bravos prolongés). Je bois à l'abolition du passé, qui, espérons-le, ne viendra jamais. (Trépignements d'enthousiasme).

L'ONCLE ABRAHAM ET LES KYRIELLES

L'article que voici nous est communiqué par notre fidèle collaborateur *Mérine*. Il est extrait de l'édition de 1916 d'une publication très intéressante et que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs : *L'Almanach du Valais*.

SAVEZ-VOUS ce qu'est une *kyrielle* dans le sens où je vais l'employer ? c'est une redite en vers ou en prose, comme les enfants en emploient souvent à propos de mille petits faits coutumiers. De père en fils, de mère en fille, de génération en génération, ces redites se sont transmises et se transmettront peut-être encore. Peut-être, ai-je dit, car il me semble que la mode s'en perd et que les garçonnets, comme nos fillettes, savent et disent moins de « kyrielles » qu'au temps — déjà lointain — où je jouais aux *mâpis*. Ma nièce, l'autre jour, rencontrant un escargot, ne sut lui parler comme il convient et j'en fus tout surpris, même chagriné. Je dus, moi-même, prononcer le petit discours auquel a droit tout honorable mollusque saisi par un bipède humain :

Escargot ! Escargot !

Montre-moi tes cornes,

Ton père et ta mère sont sur les toits

Qui mangent de la soupe aux pois

Avec une cuiller de bois.

Si tu ne me les montres pas,

Je te donnerais sur les doigts.

— Et sais-tu fillette, ce qu'on doit dire quand on a le hoquet ?

— Le hoquet ?

— Oui, le hoquet. Eh bien ! quand tu as ce petit ennui, répète cinq fois sans souffler, sans quoi, c'est temps perdu :

J'ai le hoquet

Dieu me l'a fait.

Je ne l'ai plus

Dieu l'a voulu.

— Et, alors, le hoquet s'en va, oncle Abraham ?

— Ma fi, essaie, tu verras bien.

L'oncle Abraham n'aime pas à se compromettre par des affirmations trop catégoriques.

— Dis-en d'autres.

Ma nièce est curieuse. Oncle Abraham est un « oncle-gâteau ». Il obéit en fumant sa courte pipe. Et puis, le brave homme a double plaisir, car, s'il est satisfait d'amuser l'enfant, il l'est non moins de revivre quelques souvenirs d'autrefois.

— Tu en veux d'autres. Eh bien ! quand une petite amie te demandera la poupée et que tu ne voudras pas la lui donner, crie très fort :

Donner, donner

Fait mal au pied ;

Rendre, rendre

Fait mal au ventre.

Ou bien, si tu trouves une pomme sur le chemin, dis bien vite :

Qui a perdu ?

J'ai trouvé !

C'est la bourse du curé ;

Si je le dis trois fois

C'est à moi !

Cependant, fillette, il ne faut dire ça pour toujours, car les objets qui sont sur le chemin n'appartiennent pas aux passants. Et, maintenant, si tu rencontres un corbeau, parle-lui comme ça :

Corbeau ! Corbasse !

La matagace,

Ta mère t'embrasse

Les pieds te brûlent,

Ta langue hurle :

Coua ! Coua ! Coua !

— Qu'est-ce que c'est la matagace ?

— La matagace, c'est la pie-grièche.

— On en a passablement par chez nous.

— Et la corbasse ?

— C'est la dame du corbeau.

— Ah !